

Un rêve de cinéma

Un rêve de Patrick Bokanowski

Jacques Kermabon

Inventer le langage

Number 169, October–November 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermabon, J. (2014). Un rêve de cinéma / *Un rêve de Patrick Bokanowski*. *24 images*, (169), 20–20.

Un rêve de cinéma

UN RÊVE DE PATRICK BOKANOWSKI

par Jacques Kermabon

Sans doute parce qu'il fallait bien un titre, l'opus n° 12 de Patrick Bokanowski s'intitule *Un rêve*, terme idéal pour laisser planer toutes les obscurités, légitimer tous les coq-à-l'âne, justifier toutes les associations.

Cette suggestion d'une dimension onirique aurait pu convenir à bien des films de cette œuvre à nulle autre pareille, entamée en 1974 avec *La femme qui se poudre*, et que, par certains côtés, avec cette nouvelle réalisation, Bokanowski revisite avec éclat(s). Les familiers de son travail retrouveront ainsi ses surimpressions, ses jeux de cache-cache entre le noir et la lumière, l'alternance entre moments de fièvre et plages de calme, ses ombres et figures anthropoïdes occupées à des activités plus ou moins indiscernables, ses matières en fusion, ses mouvements et variations avec le cadre, ses kaléidoscopes de couleurs, ses figurations disloquées ou pixélisées... et le tout emporté dans une osmose, aussi difficile à décrire que délectable à éprouver, avec la musique signée Michèle Bokanowski.

Qu'à un moment, on aperçoive un enfant endormi ne suffit pas pour affirmer que ce songe est le sien. C'est nous qui sommes les mieux à même de rêver ce film tel que par exemple, après un plan de vagues contre des rochers, il nous emporte aux rythmes conjoints d'un train et des pulsations du soleil à travers les arbres qui défilent. Libre à nous de recomposer indéfiniment, à chaque vision, les effets de sens et de non-sens auxquels nous convie ce feu d'artifice d'expériences visuelles et sonores.

Le réalisateur de *L'ange* est apparenté à ce qu'on appelle, faute de mieux, le cinéma expérimental. Godard, avec *Adieu au langage*, n'a sans doute jamais été aussi proche de ces marges-là du cinéma, même s'il demeure encore vaguement tributaire d'un embryon d'intrigue aux accents psychologiques et du rapport aux acteurs. On peut comprendre la surprise – éblouie ou désarçonnée – des spectateurs de Godard peu familiers d'un pan du cinéma qui se passe depuis toujours du « langage », si on veut bien interpréter cet adieu invoqué comme la revendication d'une expression artistique, dont une paraphrase verbale ne peut cerner le sens, ou bien encore d'une réalisation, qui, se dispensant d'une écriture préalable, travaille directement ses matières, les plans, la temporalité, les sons.

Là encore, la pratique de Bokanowski est, depuis toujours, celle-là. Il ne connaît que très confusément son projet avant de l'avoir achevé. Il explore, en tâtonnant, comme un alchimiste qui se lancerait dans

des assemblages sans savoir ce que ces alliages qu'il n'a encore jamais explorés vont produire. *La part du hasard* est ainsi le titre d'un documentaire de Bokanowski, consacré au peintre et dessinateur Henri Dimier, rencontre pour lui décisive.

En même temps, la parole – autre façon d'entendre le mot « langage » – n'a jamais été aussi présente chez Bokanowski que dans *Un rêve*, par un extrait de la captation d'une adaptation des *Démons* de Dostoïevski, le moment où le capitaine Lebiadkine inflige à l'assemblée sa fable sur le cancrelat. Pour autant, cette présence du verbe, sous prétexte qu'elle est le vecteur d'un sens plus explicite, ne peut prétendre à une place prépondérante dans tout ce qui est offert à notre contemplation.

Bokanowski n'a jamais semblé aussi affranchi qu'avec cette invitation à un voyage autant intérieur qu'irrigué par des éclats du réel. Paysages, scènes théâtrales captées, moments de vie enregistrés à la volée... l'éblouissement de chaque séquence se conjugue avec le geste du journal filmé et l'art d'être grand-père.

Outre l'écho de son propre travail, Patrick Bokanowski sollicite d'autres réminiscences. *Un rêve* ranime les volutes de la machine à fumée d'Etienne-Jules Marey. Des couleurs peintes à même la pellicule font songer à Norman McLaren et à Len Lye. Des scènes de cirque évoquent irrésistiblement le rythme syncopé de *Notes on the Circus* de Jonas Mekas.

Pour autant, *Un rêve* ne relève en rien d'un propos autoréférentiel. Cet hommage à la diversité des possibles du cinéma n'empêche pas que le monde aussi soit là, la nature, la danse, la tendresse, les spectacles, le labeur... mais figuré comme jamais, diffracté, amplifié, intensifié par le pétrissage des matières.

Les premiers films de Bokanowski flirtaient avec les cauchemars, puis, même transfigurée, la lumière naturelle a pris peu à peu le dessus, un certain humour s'est fait jour, une jubilation aussi et une tendresse éblouie à l'égard de la beauté du monde. *Un rêve* ressaisit tout ce parcours, amplifie le mouvement, multiplie les univers déployés et esquisse ce qui apparaît comme la cristallisation d'un rêve de cinéma, un cinéma rêvé. ■

* Lire également le texte consacré à ce cinéaste dans notre numéro « 100 cinéastes qui font le cinéma contemporain », n°163, Septembre 2013.

Un rêve sera présenté au Festival du nouveau cinéma dans le programme intitulé « Rêve ».

